

« Marginalités éditoriales camerounaises »

Version de travail soumise en septembre 2015 pour publication dans les actes de la journée d'étude du Groupe de Recherche sur l'Imaginaire de l'Afrique et de la Diaspora (GRIAD) « Écritures émergentes et nouvelles marges au Cameroun » (5 juin 2015), sous la direction de Pierre Fandio :

<http://apela.hypotheses.org/669>

Nous recevons pour un service de presse un roman intitulé : Ville cruelle.

Cet ouvrage dont l'auteur est un jeune camerounais, Eza Boto, jeune auteur qui n'a jamais rien écrit si ce n'est que ce premier dégage la sagesse du Noir Africain tout en faisant voir combien il a su triompher des contradictions et des difficultés que son cadre et son histoire ont opposé à sa liberté.

Eza Boto, âgé de 22 ans, originaire de Yaoundé, poursuit ses études dans une faculté de Lettres en France.

Ne devons-nous pas être reconnaissants et heureux de voir ce que l'on fait pour nous ?

Avant de commenter ce roman, nous tenons à transmettre à l'auteur et à tous ceux qui ont contribué à cette initiative, d'accepter pour nous, et pour notre cher Cameroun, l'expression de notre plus grand salut.

La Direction.

Cette recension est publiée dans *L'Écho du Cameroun*, le 5 novembre 1954. Le Cameroun est alors dans une période de transition, comme certains éléments du billet ci-dessus le laissent deviner. L'élargissement des libertés publiques amorcé à partir du discours de Brazzaville en 1944¹, à l'image de l'abolition du statut de l'indigénat (décret du 30 avril 1946), ouvre une fenêtre pour la population camerounaise dans *un certain cadre*, néanmoins encore très restrictif. L'indépendance est encore loin pour le Cameroun, dont la population se retrouve dans un entre-deux statutaire, par rapport à d'autres territoires colonisés : les camerounais ne sont « ni nationaux, ni citoyens français »², comme le relève Pierre-François Gonidec en 1957. Entre autres, « le régime de la presse n' [y a alors] pas été modifié » (Gonidec, 1953 : 606). En conséquence, nombreux sont les journaux alors censurés, sinon interdits par l'administration coloniale³. L'autorisation syndicale (décret du 7 août 1944) a pour sa part ouvert une fenêtre vers l'essor de cellules politisées, entretenant pour nombre d'entre elles des revendications indépendantistes. Le Cameroun verra par la suite se développer un climat de tension de plus en plus répressif⁴. Les syndicats et les récents regroupements politiques sont étroitement surveillés et bien souvent interdits par l'administration coloniale, à l'image de l'Union des Populations du Cameroun (UPC) fondée à Douala en 1948 et interdite par une décision du 13 juillet 1955.

Parmi les tournants importants de l'époque, il y a également la conférence de Bandoeng, en 1955, qui va concrétiser l'émergence du Tiers-Monde, tout en renforçant plus encore les

¹ Tenue du 30 janvier au 8 février 1944 par le Comité français de la Libération nationale.

² Pierre-François Gonidec, « De la dépendance à l'autonomie : l'Etat sous tutelle du Cameroun », dans *Annuaire français de droit international*, volume 3, 1957, p. 597-626.

³ Des interdictions étaient déjà monnaie courante depuis les années 30, à l'image du *Journal des peuples opprimés*, interdit dans les colonies dès sa première parution.

⁴ Cf. Thomas Deltombe, Manuel Domergue, Jacob Tatsitsa, *Kamerun ! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique - 1948-1971*, Paris, La Découverte, 2011.

volontés indépendantistes à l'intérieur des États colonisés. C'est dans ce même contexte que Ruben Um Niobè intervient à l'ONU en 1952 afin de :

[...] demander à l'organisation des Nations Unies de trouver de véritables solutions qui permettront aux Camerounais d'accéder à leur indépendance dans un avenir raisonnable, c'est-à-dire le plus proche possible.⁵

Sur un plan intellectuel, le double statut colonial du Cameroun complexifie la situation culturelle du pays. Ainsi, alors que le cadre le plus libéral pour la population lettrée camerounaise francophone reste encore la métropole française, le proche Nigéria offre pour sa part des conditions d'expression plus favorables à des étudiants et intellectuels camerounais de langue anglaise. Certains d'entre eux se tournent ainsi vers des centres intellectuels en plein essor comme Ibadan, amorçant un premier essor de la littérature camerounaise de langue anglaise. Au Cameroun français, les journaux autorisés, à l'image de *L'Écho du Cameroun*, doivent pour leur part se plier à la gymnastique exigée la coercitive administration française, depuis plusieurs décennies. On retrouve ainsi dans la recension d'Eza Boto une dialectique bien particulière de cette période de tutelle coloniale, sous la forme de la question : « Ne devons-nous pas être reconnaissants et heureux de voir ce que l'on fait pour nous ? »

Si ce n'est pas l'objet de cet article, il serait à ce niveau sans doute intéressant d'analyser plus en avant le discours littéraire produit au Cameroun durant la période coloniale (germanique, française et britannique), pour identifier les éléments associables à ce que François Guiyoba appelle « autonomie d'émancipation »⁶. Un Cameroun écrit 'entre les lignes' apparaîtrait alors peut-être, au-delà du schéma canonique de la « littérature de tutelle en système colonial » et du « champ littéraire national en système postcolonial ». Mais ceci fera l'objet d'analyses ultérieures. Je préfère pour le moment réfléchir à partir de la première recension camerounaise de l'œuvre de Mongo Beti à la notion de « marge » ici soumise à l'étude par Pierre Fandio. Je me propose dans cet article d'éclairer plusieurs dynamiques éditoriales significatives depuis l'époque coloniale jusqu'aux années 2000 au Cameroun. Il s'agit par-là d'éclairer des éléments représentatifs du système éditorial camerounais, mais surtout de mieux comprendre les mécanismes d'une « marginalité éditoriale » camerounaise développée au fil du temps, et aussi bien stratégique que subie.

I. Une extraversion précoce

Je voudrais tout d'abord revenir sur la présentation faite de ce « jeune auteur qui n'a jamais rien écrit », en rappelant que *Ville Cruelle* n'était en fait que le second ouvrage de Mongo Beti sous le pseudonyme d'Eza Boto⁷. Cette inexactitude d'un média camerounais vis-à-vis d'un écrivain expatrié durant les années 50 est symptomatique de la dualité de la production intellectuelle camerounaise de l'époque. Lorsque Mongo Beti publie *Ville Cruelle* chez Présence Africaine en 1954, il s'inscrit en effet dans le cadre de cette génération d'intellectuels africains partis réaliser leurs études en France et pour qui le quartier latin va représenter un centre d'attraction, voire un lieu d'expression plus libéral. Cette attraction littéraire est en grande partie associée à l'essor de la revue *Présence Africaine* (1947) et de la maison d'édition du même nom (1949), sous la gouverne d'Alioune Diop. Le premier Congrès

⁵ Cité par Norbert Mbu-Mputu, *Patrice Lumumba : discours, lettres, textes*, Lulu.com, 2010, p. 108.

⁶ François Guiyoba, Pierre Halen, « Missions chrétiennes, champs locaux et autonomie d'appropriation : quelques propositions de cadrage », *Études Littéraires Africaines*, n°35, 2013, p. 14.

⁷ *Sans haine et sans amour* est paru en 1953 chez Présence Africaine.

des artistes et écrivains noirs, organisé à la Sorbonne en 1956 par la Communauté africaine de culture (issue de *Présence Africaine*), constitue en cela une formidable caisse de résonance pour les littératures africaines, médiatisées pour la première fois à l'échelle internationale et que l'on qualifiera plus tard de « Bandung culturel »⁸. C'est donc dans ce même contexte que nombre d'écrivains camerounais commencent à éditer leurs ouvrages en France. L'édition de littératures africaines y est représentée par *Présence Africaine*, Plon, Julliard, Robert Laffont, Le Seuil... Cet essor est soutenu par deux dynamiques antagoniques : on trouve d'un côté une volonté de mettre en avant les effets bénéfiques de la colonisation française (les éditions Plon qui éditent Camara Laye sont représentatives de cette tendance) et, de l'autre, un soutien, sinon des affinités avec la cause anticolonialiste (*Présence Africaine* en est le meilleur exemple). Comme le rappelle Julien Hage :

Au début des années 1950, parallèlement à l'essor du roman africain, dans le contexte de la répression de Madagascar (1947), de la conférence de Bandung (1955), de l'indépendance du Ghana (1957) et surtout de la guerre d'Algérie (1954-1962), des essais au ton de plus en plus polémique prennent position à Paris contre le système colonial. En 1950, Aimé Césaire livre son célèbre *Discours sur le colonialisme*, d'abord chez Réclame, une édition qui passe relativement inaperçue, puis dans une version revue et augmentée chez *Présence Africaine* en 1955. (Hage, 2009 : 95)

Les écrivains camerounais qui s'inscrivent dans ces dynamiques sont nombreux : Abel Moume-Tia (*Le Foulbé du Nord*, M. Trillant, 1948), Alexandre Biyidi (Eza Boto alias Mongo Beti : *Sans haine et sans amour*, *Présence Africaine*, 1952 ; *Ville cruelle*, *Présence Africaine*, 1954 ; *Le Pauvre Christ de Bomba*, Robert Laffont, 1956 ; *Le Roi miraculé*, Robert Laffont, 1958), Kindengue Ndjock (*Kel'lam, fils d'Afrique*, Alsatia, 1952), François Sengat-Kuo (*Fleurs de latérite, Heure rouge*, Regain Monte Carlo, 1954), Benjamin Matip (*Afrique nous t'ignorons*, Renée Lacoste, 1954), Ferdinand-Léopold Oyono (*Une vie de boy*, Julliard, 1956 ; *Le Vieux Nègre et la médaille*, Julliard, 1957 ; *Un vieux lépreux sur une tombe*, Julliard, 1958 ; *Chemin d'Europe*, Julliard, 1960), Marie-Claire Matip (*Ngonda*, Bibliothèque du Jeune Africain, 1958), Élolongué Epanya-Yondo (*Kamerun ! Kamerun !*, *Présence Africaine*, 1960), etc.

En confrontant ces publications aux ouvrages (identifiés) parus au Cameroun à la même époque, on constate d'une part le déséquilibre numérique, mais plus encore la différence de postérité des œuvres concernées. Premièrement, on ne recense que très peu d'ouvrages parus à cette période dans le pays, en partie en langues camerounaises. Parmi ceux-ci : *Dibi Ba'a Efoubou* de Mathias Meye Me Mpkwele (Imprimerie d'Elat, 1952), *Tante Bella* de Joseph Owono (Éditions de la Librairie du Messenger, 1958), *Dulu bon de Africara* de Ondo Engutu (Imprimerie d'Elat, 1960), ou encore les recueils de poésie, pièces de théâtre et essais historiques de Louis-Marie Pouka dont, à l'exception de deux ouvrages, je n'ai pas réussi à identifier le lieu de publication⁹ : *Les pleurs sincères* (1943), *Rires et sanglots* (1947), *Hitler ou la chute de l'hydre* (1948), *Les rêveries tumultueuses* (1954), *Les Amours illusoires* (1956), *Les étapes vers l'indépendance du Cameroun* (Imprimerie du gouvernement, 1959), *L'innombrable symphonie* (Imprimerie du gouvernement, 1959).

II. Ibadan comme perspective anglophone

⁸ Julien Hage, « Les littératures francophones d'Afrique noire à la conquête de l'édition française (1914-1974) », *Gradhiva*, n°10, 2009, page 95.

⁹ Ces ouvrages ont probablement été imprimés à compte d'auteur, sans contrat d'éditeur.

Lorsque Sankie Maimo, ressortissant du Cameroun sous administration britannique publie sa pièce de théâtre *I am Vindicated* en 1959 aux Ibadan University Press (Nigéria), il devient le premier écrivain camerounais publié en Afrique, en dehors du Cameroun (à ma connaissance). Cette publication à Ibadan n'est pas anodine et il convient de s'y arrêter. Il faut pour cela remonter deux années auparavant afin d'en saisir mieux le contexte. Le tournant a lieu en 1957, lorsque la revue *Black Orpheus* y est lancée. Cette « première revue littéraire africaine en anglais » y est alors créée par Horst Ulrich Beier (dit Ulli Beier) et Janheinz Jahn, deux universitaires allemands. Le premier était déjà présent à Paris en 1956 lors du Premier Congrès des écrivains et artistes noirs ; le second avait rencontré Senghor en 1951, au cours d'une conférence organisée par l'association franco-allemande de Francfort ; une rencontre qui « allait marquer un tournant dans [sa] propre carrière », comme il l'expliquera plus tard¹⁰. Le titre « *Black Orpheus* » fait ainsi référence à la préface de Jean-Paul Sartre à *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* publiée par Senghor en 1948¹¹. Dès ses débuts, *Black Orpheus* publie des traductions de poèmes de Senghor. La revue jouera aussi un rôle déterminant dans l'évolution éditoriale et universitaire du Nigéria. La continuité de *Black Orpheus* permet de mieux saisir le centre d'attraction qu'est rapidement devenu Ibadan entre les années 50-60.

Alors qu'Ulli Beier fonde le Mbari Club à Ibadan en 1961, la ville est progressivement devenue un important foyer intellectuel, avec son College University où travaillent des expatriés anglophones. Ibadan attire de nombreux étudiants africains de langue anglaise, à l'image de Sankie Maimo (qui y étudiera et enseignera jusqu'en 1966¹²), et des Ibadan University Press publiant aussi bien œuvres de fiction que de la recherche universitaire.

Pour aussi esseulée qu'elle soit pour une œuvre camerounaise de langue anglaise, la publication d'*I am vindicated* au Nigéria représente une autre dynamique – moins connue – du corpus littéraire camerounais des années 50. Mais l'ouvrage ne paraît toutefois pas au Mbari Club, ce qui aura une influence par la suite. Hans Zell remarquait à ce sujet que :

Tout comme *Black Orpheus*, le Mbari Club a représenté une importante plateforme pour la création littéraire africaine, et des écrivains de premier plan comme Wole Soyinka, Christopher Okigbo, John Pepper Clark, ou Dennis Brutus ont rapidement compté parmi [ses] publications¹³. Dans le cadre des activités d'édition du Mbari Club, dix-sept titres seront ainsi publiés avant 1966, et plusieurs seront réédités ensuite dans la collection « African Writers Series » des éditions Heinemann¹⁴.

Cette transition de Mbari Club vers les éditions Heinemann est un passage important dans l'histoire littéraire camerounaise. Ce sont en effet ces mêmes éditions Heinemann qui vont inaugurer la traduction de l'œuvre de Mongo Beti vers l'anglais. Il est ainsi traduit en 1957 aux « African Writers Series », avant que ses ouvrages ne soient publiés dans le monde entier à travers une douzaine de langues. Pour expliquer cet essor, il faudrait revenir à la concurrence idéologique que se mènent l'Est et l'Ouest dans une période de Guerre Froide. Les littératures africaines se trouvent alors massivement traduites en même temps que des

¹⁰ Janos Riesz, « Quelques aspects de la réception allemande de l'œuvre de Senghor en Allemagne », *Ethiopiennes*, numéro spécial, mai 2012.

¹¹ Et dont Janheinz Jahn avait d'ailleurs assuré la traduction allemande en 1954 sous le titre *Schwarzer Orpheus*. *Anthologie moderner afrikanischer und afroamerikanischer Poesie* (ed. Carl Hanser).

¹² Dibussi Tande, « Another Baobab has Fallen! Playwright Sankie Maimo is No More », article de Blog, septembre 2013 : <http://www.dibussi.com/2013/09/sankie-maimo.html> (consultation 14.09.15).

¹³ Hans Zell, *A reader's guide to African Literature*, Ibadan, Heinemann Educational Books, 1972, VII.

¹⁴ James Currey, *Quand l'Afrique réplique*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 45.

programmes culturels envoient des jeunes africains étudier en Union Soviétique¹⁵, ou que les programmes d'Area Studies américains participent au développement des centres d'attraction universitaire comme qu'Ibadan¹⁶. L'analyse des dynamiques littéraires africaines en contexte de guerre froide fera l'objet de futures analyses.

Mais pour revenir à Mongo Beti, la traduction de son œuvre se fait en deux temps : les romans écrits dans les années 1950 sont traduits assez rapidement à partir de 1957 ; les essais et romans publiés au cours des années soixante-dix sont eux traduits à partir des années 1980¹⁷. Un des événements marquants de la carrière de Mongo Beti survient en 1972, lorsque son essai *Main basse sur le Cameroun, autopsie d'une décolonisation*, édité par les éditions Maspero, est frappé de censure en France et au Cameroun. Ce dernier réédite alors l'ouvrage au Québec (Éditions Québécoises de Montréal, 1974), avant que la publication chez Maspero ne soit enfin autorisée en 1977. Dans un positionnement d'écrivain tout à fait inédit, Mongo Beti publie ou réédite certains de ses ouvrages à partir de la fin des années 70 aux Éditions des Peuples Noirs qu'il a fondées en même temps qu'une revue éponyme¹⁸. En 1991, Mongo Beti retourne au Cameroun après 32 années d'une expatriation peu à peu devenue un exil. Il y crée la Librairie des Peuples Noirs au quartier Tsinga avec son épouse Odile Tobner. La librairie y deviendra un carrefour de la transition intellectuelle et littéraire qui va s'opérer dans le pays au milieu des années 90, comme je le verrai plus loin.

L'œuvre de Sankie Maimo ne connaîtra pas un destin similaire puisque, en dehors d'une réédition au Liechtenstein (*I am vindicated, including poems from Twilight-echoes*, Kraus Reprint Publisher, 1970), celle-ci ne sera ni traduite, ni publiée à l'étranger. Maimo publie toutefois sa seconde pièce, *Sov-Mbang: the soothsayer drama*, en 1968 aux éditions Clé de Yaoundé, dont il inaugure alors le catalogue anglophone. Dans l'hommage qu'il publie peu de temps après la mort de Sankie Maimo, Dibussi Tande note que :

En fait les éditions Clé ne publieront un livre écrit par un auteur anglophone que trois décennies plus tard. Le manque d'accès des auteurs anglophones aux éditions Clé est l'une des raisons qui expliquent pourquoi la littérature Camerounaise d'expression anglaise ne se sera pas développée au même rythme que celle d'expression française. (Tande, 2013)

Ses autres ouvrages seront également tous publiés au Cameroun durant les années 80 et 90¹⁹, mais sans rencontrer, semble-t-il, un important écho hors du pays. En conséquence et si, comme le soulignait Pierre Fandio, « la littérature camerounaise d'expression anglaise est

¹⁵ Cf. la rencontre « Étudiants africains en URSS et dans les autres pays de l'ancien bloc soviétique, 1960-1990. Entre histoires nationales et contexte international », Paris, Fondation Maison des Sciences de l'Homme, 20-21 novembre 2014.

¹⁶ Edward H. Berman, *The Influence of the Carnegie, Ford, and Rockefeller Foundations on American*, Albany, N.Y. : Suny Press, 1983, p. 195.

¹⁷ J'en dresse un inventaire dans le second chapitre de mon ouvrage *Les dynamiques du livre africain* « La complexité d'une cartographie littéraire africaine » (Presses Universitaires de Bordeaux, 2015).

¹⁸ *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* (1979) ; *Remember Ruben - 1* (1982) ; *Main basse sur le Cameroun* (1984).

¹⁹ *The mask : a one-act play, Yaounde*, Cowrie Publications, 1979 ; *Succession in Sarkov*, Yaoundé, Sopecam, 1986 ; *Sasse Symphony*, Limbe: Nooremac Press, 1989 ; *Retributive Justice or "La Shivaa"*, Kumbo [éditeur inconnu], 1999.

née en exil »²⁰, celle-ci ne connaîtra jamais le destin des œuvres africaines anglophones publiées au Nigéria ou au Royaume Uni dans les années 50 et qui amorceront l'essor des Tutuola, Soyinka et autres Achebe vers la carrière internationale qu'on leur connaît aujourd'hui. Déficit de reconnaissance nationale, faiblesse de la cohésion entre éditeurs anglophones et francophones, difficultés de la diffusion des œuvres camerounaises hors du pays participent à cette marginalité de l'édition camerounaise de langue anglaise. En 2004, Pierre Fandio écrivait dans la revue *Africultures* :

En attendant, l'écriture camerounaise d'expression anglaise est cruellement peu présentée, mal représentée et parfois carrément exclue de nombre d'instances qui concourent directement ou indirectement à la reconnaissance autonome de toute littérature nationale : les prix littéraires, les programmes scolaires, les colloques scientifiques, les séminaires, etc. Cette position entre la marge et le ghetto pourrait sans doute être interprétée comme une "autre" preuve de l'échec de la politique culturelle post-coloniale du Cameroun si ce n'est tout simplement celle de "l'unité" ou de "l'intégration" nationales, slogans respectifs des régimes politiques successifs de Yaoundé²¹.

Cette marginalité s'inscrirait en outre dans l'échec d'un processus national de construction culturelle amorcé après l'indépendance du Cameroun, mais qui ne participera jamais à une stabilité de l'industrie du livre dans le pays. Sur un autre plan, les écrivains demeurés au Cameroun seront souvent rassemblés sous l'étiquette réductrice – et sans doute marginalisante – de littérature « du terroir ». Mais au-delà du contexte des années 50, il ne faudrait pas non plus négliger la période 1960-70, qui apporte d'importantes clefs de compréhension de la marginalisation progressive de la production littéraire camerounaise *in situ*.

III. « Ne pas se contenter de relater ce qui a été, mais contribuer à modeler ce qui devrait être »

Au moment de son indépendance en 1960, le Cameroun voit naître tout un environnement éditorial et littéraire. Le jeune État, qui souhaite se doter de moyens de production, soutient le développement de structures comme la revue *Abbia*, l'Association des Poètes et Écrivains du Cameroun (APEC), le Centre d'Édition et de Production de Manuels et d'Auxiliaires de l'Enseignement (CEPMAE), les éditions Clé et, plus tard, le Centre Régional d'Édition et Publication du Livre Africain (CRÉPLA). Sans revenir sur l'ensemble de ce processus de construction, je retiendrai deux éléments moteurs de l'émergence éditoriale camerounaise :

- La présence importante de la coopération internationale (France, fondations américaines, Unesco²²).

²⁰ Outre Sankie Maimo, Pierre Fandio relève les ouvrages d'écrivains tels que Mbella Sonne, Joseph Ngongwikuo, Kenjo Jumbam, Joseph Ngongwikuo, Nsanda Eba. Cf. « La littérature camerounaise d'expression anglaise : heurs et malheurs d'un champ culturel en constitution », *Le journal du Cameroun*, 4 juillet 2012 : <http://www.journalducameroun.com/article.php?aid=11702> (consultation 14.09.15).

²¹ Pierre Fandio, « Comment peut-on être écrivain camerounais... de langue anglaise ? », *Africultures*, n°60, juillet-septembre 2004 : <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=3509> (consultation 14.09.15).

²² Fruit de la coopération entre le Cameroun et l'Unesco qui en pilote le développement, le CEPMAE lance ses activités en juillet 1962. À travers l'Unesco, les États-Unis ont contribué au développement des activités du centre à hauteur de 740 000 dollars entre 1961 et 1969. Le Canada a, lui, fourni 120 tonnes de papier pour une valeur de 60 000 dollars. Le Tchad, la République Centrafricaine, le Congo (Brazzaville) et le Gabon ont également signé un accord avec l'Unesco pour bénéficier des services du CEPMAE. Cf. R. Astier, *République*

- La volonté de l'État camerounais d'élaborer une identité culturelle nationale.

Concernant les manuels scolaires et en dépit de la création du CEPMAE, le Cameroun ne sera pas en mesure d'assurer l'ensemble de ses besoins, comme le révèle une note de Jean-Louis Buchs datée d'août 1963 réalisée pour l'Unesco ; il déplore : « Le manque de personnel et de matériel adapté ainsi qu'une mauvaise organisation ne permettraient pas une production normale de manuels »²³. En conséquence, l'édition étrangère – française en tête – viendra suppléer aux déficiences du CEPMAE. Ceci rejoint le paradoxe de la mise en place d'un système éducatif sous 'perfusion' étrangère au moment des Indépendances africaines²⁴. Considérant que le marché scolaire participe en grande partie à la stabilisation d'une industrie nationale du livre, je m'interroge alors au sujet de la situation de l'industrie du livre au Cameroun, dont l'émergence a été, d'une part, pilotée par un organisme international (l'Unesco) et, d'autre part, accompagnée par l'implantation d'une édition exogène.

En dépit de ces difficultés, il y aura cependant une émergence structurelle nationale, dont l'expérience de la « revue culturelle camerounaise » *Abbia* est tout à fait représentative. Celle-ci voit le jour en 1963 sous la direction de Bernard Fonlon. Quarante numéros paraîtront trimestriellement, puis annuellement, entre février 1963 et mai 1982, avec pour devise de « ne pas se contenter de relater ce qui a été, mais contribuer à modeler ce qui devrait être ». Inspirée de *Présence Africaine*, *Abbia* se donne pour mission de « promouvoir une renaissance culturelle camerounaise contribuant au projet d'unité nationale et favorisant la visibilité d'une culture littéraire camerounaise dans d'autres régions du monde »²⁵. En filigrane de ce propos se dessine également la volonté de contrôle du jeune gouvernement sur ce qui est publié au Cameroun²⁶. Bilingue anglais-français, la revue est éditée par un comité de rédaction composé d'intellectuels camerounais anglophones et francophones, et d'universitaires étrangers, parmi lesquels Marcien Towa, Eldridge Mohammadou, Lylian Kesteloot, Engelbert Mveng, Sankie Maimo, Gaspard Towa-Atangana (Bjornson, 1991 : 174). Elle bénéficie en outre du soutien de l'équipe technique des éditions Clé, inaugurées la même année²⁷. Après vingt années de publication, le dernier numéro d'*Abbia* paraît en mai 1982. Durant deux décennies, la revue s'est illustrée par son exploration des cultures et littératures du Cameroun, tout en étant soutenue successivement par le gouvernement camerounais, l'Unesco, Léopold Sedar Senghor, Félix Houphouët-Boigny²⁸. *Abbia* est restée étroitement liée à la personne de son rédacteur en chef, Bernard Fonlon, personnalité politique du Cameroun fédéral jusqu'en 1971 et universitaire de premier plan²⁹. L'arrêt du financement par l'État et la difficulté de maintenir

fédérale du Cameroun : Centre d'Édition et de Production de Manuels et d'Auxiliaires de l'Enseignement, Paris, Unesco, 1969 : [http://unesdoc.unesco.org/ulis/cgi-](http://unesdoc.unesco.org/ulis/cgi-bin/ulis.pl?catno=8514&set=0055F57CAD_1_407&gp=1&lin=1&ll=1)

[bin/ulis.pl?catno=8514&set=0055F57CAD_1_407&gp=1&lin=1&ll=1](http://unesdoc.unesco.org/ulis/cgi-bin/ulis.pl?catno=8514&set=0055F57CAD_1_407&gp=1&lin=1&ll=1) (consultation 14.09.15).

²³ J. Buchs, J.-J. Gigaud, *Centre d'édition et de production de manuels scolaires: Cameroun - (mission) juin 1968 - décembre 1969*, Paris, Unesco, 1970 : [http://unesdoc.unesco.org/ulis/cgi-](http://unesdoc.unesco.org/ulis/cgi-bin/ulis.pl?catno=8394&set=0055F582F6_0_53&gp=1&lin=1&ll=1)

[bin/ulis.pl?catno=8394&set=0055F582F6_0_53&gp=1&lin=1&ll=1](http://unesdoc.unesco.org/ulis/cgi-bin/ulis.pl?catno=8394&set=0055F582F6_0_53&gp=1&lin=1&ll=1) (consultation 14.09.15).

²⁴ Robert Estivals, « Le livre en Afrique noire francophone », *Communication et langages*, n°46, 2^{ème} trimestre 1980, p. 60-82.

²⁵ Richard Bjornson, *The African Quest for Freedom and Identity*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 1991 p. 174.

²⁶ William-Eteki Mboumoua, « *Abbia* vient à son heure », *Abbia*, n°1, 1963, p. 7.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Il inaugure le département de littérature négro-africaine de l'Université de Yaoundé, qu'il dirige de 1971 à 1984.

un taux de souscriptions suffisant représentent un tournant. Comme le note Bjornson : « La principale revue culturelle camerounaise des années soixante et du début des années soixante-dix voit son activité décliner à partir de la proclamation de l'État unitaire du Cameroun [le 20 mai 1972] » (Bjornson, 1991 : 303). De fait, *Abbia*, revue bilingue dans un État dont le gouvernement était essentiellement francophone, est passée d'une publication trimestrielle lors de son lancement à une livraison par an à partir de 1970. Le dernier [triple] numéro de la revue paraît en 1982, alors qu'aucun numéro n'était paru depuis 1979. Cette dernière parution avait alors été saluée par Hans Zell, qui écrivait : « Cette importante revue littéraire et culturelle a cessé d'être publiée depuis plusieurs années, et tout le monde accueillera son retour avec enthousiasme [...]. Elle représente un abonnement essentiel pour toute bibliothèque possédant des collections consacrées aux littératures et cultures africaines »³⁰.

La trajectoire des éditions Clé est toute autre. Lancées en 1963 comme *Abbia*, celles-ci sont initialement issues de la réorientation de l'action missionnaire protestante en Afrique³¹. Elles s'inscrivent toutefois dans un même contexte de construction identitaire nationale. Gérard Markhoff, le troisième directeur de Clé, explique l'évolution et le tournant de la politique éditoriale de la maison, passée d'une production uniquement religieuse vers des publications de littérature générale : « Après l'autonomie de l'église et l'indépendance du pays, il fallait prendre position et témoigner dans un domaine qui n'était pas celui de la foi chrétienne : la vie publique et politique »³².

Le premier ouvrage de littérature de Clé est la pièce de théâtre *Trois prétendants... un mari*, de Guillaume Oyono-Mbia, qui paraît en 1964. Selon le fondateur de Clé, Ype Schaff, le titre se serait vendu à 20 000 exemplaires, assurant un premier succès à la jeune maison d'édition. Traduit et publié aux éditions Methuen de Londres en Grande Bretagne en 1968, *Trois prétendants... un mari* connaît de même une reconnaissance officielle en reportant la première édition du prix camerounais El Hadj Ahmadou Ahidjo en 1970. Clé diversifie ensuite progressivement sa production jusqu'à publier romans, pièces de théâtre, poésie et livres philosophiques. En 1974, la maison compte 150 titres à son catalogue, avec des tirages de 3000 à 6000 exemplaires. Comme le note Schaff, sur l'ensemble de ces titres, « Cinq avaient été écrits en langues africaines, un en anglais [Sankie Maimo] et tout le reste en français. Ils étaient de la main de soixante auteurs africains dont quarante Camerounais »³³. Clé va aussi contribuer au rayonnement dans le monde de plusieurs textes camerounais et africains devenus célèbres : *Le Fils d'Agatha Moudio* de Francis Bebey (Grand prix littéraire de l'Afrique noire 1968), *Palabre stérile* de Guy Menga (Grand prix littéraire de l'Afrique noire 1969), *Tribaliques* d'Henri Lopès (Grand prix littéraire de l'Afrique noire 1972), *L'Homme dieu de Bisso* d'Etienne Yanou (Grand prix littéraire de l'Afrique noire 1975). Elles publient également *Le lion et la perle* en 1968, première parution en français du futur Prix Nobel africain de littérature Wole Soyinka. Entre 1977 et 1982, les éditions Clé, à l'instar des éditions anglophones Buma Kor de Limbe, participent au programme de coédition

³⁰ Hans Zell, « Oxford on Abbia: an appreciation », *Abbia*, n°38-39-40, 1982, p. 69.

³¹ Marcelin Vounda-Etoa, « L'édition en Afrique : entre gageure et sinécure. L'expérience de Clé », dans *Écrire et publier en Afrique Francophone. Enjeux et perspectives (French Studies in Southern Africa, n° 44.2, septembre 2014)*, p.

³² Ype Schaff, *Bible, mission et littérature écrite. L'Afrique digère à sa façon*, Yaoundé, Clé, 2001, p. 102.

³³ Selon Schaff, « En tout 1 000 000 d'exemplaires avaient [alors] été imprimés et 800 000 diffusés » (Schaff, 2001 : 89).

panafricaine initié par le CREPLA, installé à Yaoundé par l'Unesco en 1977 ; un programme toutefois avorté suite au retrait de la participation de l'Unesco après 1982. La production de la maison décline rapidement à cette époque et tout au long des années 80 : alors que Clé publiait en moyenne 26 titres en 1974, 16 nouveautés paraissent en 1980, une seule en 1989 et en 1990, aucune en 1991³⁴. Il faut attendre 1993 pour observer une redynamisation progressive des publications de Clé. Ce renouveau est alors favorisé par des investissements de la maison dans le domaine du livre scolaire (Mpouli, 1999 : 51). À l'image de l'éditeur évangélique, la production éditoriale camerounaise qui émerge durant les années 90 est essentiellement privée et se tourne de plus en plus vers des institutions, des fondations ou des associations étrangères, afin de soutenir sa croissance.

IV. Crise économique et capitalisation de l'édition internationale

Pour mieux comprendre cette situation, il faut se souvenir que le Cameroun vient de connaître deux décennies difficiles, permettant d'expliquer, au moins en partie, la baisse de régime de Clé. Il y a tout d'abord eu la crise qui s'est développée à partir du milieu des années 80 dans le pays. Après plusieurs décennies de croissance, la situation économique du pays se détériore rapidement. Comme l'explique Javier Herrera :

L'ajustement économique au Cameroun s'est d'abord réalisé de manière autonome, sans intervention ou concertation avec les institutions de Bretton Woods. C'est la chute de plus de 65% dans les termes de l'échange entre l'année fiscale 1985/86 et 1987/88 qui a entraîné une forte baisse des recettes de l'Etat [...]. Le gouvernement camerounais applique, de sa propre initiative et sans soutien extérieur, une politique d'ajustement en 1988 en tentant de réduire son déficit fiscal et son déficit externe par la compression de la demande publique et la baisse de 60% des investissements publics (695 milliards de francs CFA en 1986/87 ; 283 milliards en 1987/88). C'est seulement en septembre 1988 que le Cameroun et le FMI signent un accord [...] qui fut complété par un prêt d'ajustement structurel de la Banque mondiale [...] ³⁵.

À partir de la fin des années 80, le secteur éducatif est intégré au processus de l'ajustement structurel. L'Association Internationale de Développement (IDA) qui "accorde des prêts ou des crédits sans intérêt et des dons aux pays les plus pauvres de la planète [en étalant] les remboursements sur une période de 25 à 40 ans." ³⁶ en est responsable. Spécialiste des politiques éducatives en Afrique, Thibault Lauwerier relève une critique qui a été émise à l'égard du plan d'ajustement dans le secteur scolaire africain, caractérisé par : « [...] un rôle réduit du gouvernement dans l'offre éducative ; la rationalisation de son rôle dans le financement de l'éducation et dans la supervision du système ; un engagement pour la décentralisation ; le recouvrement des coûts et la privatisation dans l'enseignement supérieur ; une attention accrue aux facteurs de production tels que les manuels scolaires ; un mouvement axé sur la formation professionnelle et technique » (Lauwerier, 2013 : 48).

L'édition camerounaise est alors directement touchée par le plan d'austérité : entrées en sommeil et disparition de structures, baisse de la production d'ouvrages pour les éditeurs les plus solides, comme la SOPECAM, Clé ou Afredit. La privatisation progressive de l'éditeur

³⁴ Ndongue Mpouli, *La Production de la littérature générale aux éditions Clé*, Yaoundé, ESSTIC (mémoire pour l'obtention du DSTIC), 1999, p. 47.

³⁵ Georges Courade, *Le village camerounais à l'heure de l'ajustement*, Paris, Karthala, 1994, page 49.

³⁶ Thibault Lauwerier, *L'influence de la Banque mondiale sur les politiques d'éducation de base en Afrique de l'Ouest francophone: les cas du Mali et du Sénégal de 1980 à 2010*. Thèse de doctorat. Université de Genève, 2013, p. 13-14 : <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:30756/ATTACHMENT01> (consultation 14.09.15).

d'État CEPER (Centre d'Édition et de Production pour l'Enseignement et la Recherche, héritier du CEPMAE) à partir de 1990 est représentative. Lorsqu'en 2000, la libéralisation de la société est prononcée par le ministre de l'Éducation nationale Joseph Owona, le CEPER perd alors son monopole sur les manuels scolaires.³⁷ Ce contexte bénéficie de manière accrue à l'édition étrangère, entrée dans un processus de capitalisation depuis le début des années 80, et l'édition nationale ne participe alors plus que partiellement aux programmes scolaires, marginalisée sur son propre sol.

V. Vers une marginalité stratégique, à l'ombre de l'édition étrangère

Autour du milieu des années 90, le Cameroun voit néanmoins la réémergence progressive d'un marché du livre local et l'apparition d'une nouvelle génération d'opérateurs privés. Le climat sociopolitique camerounais se libéralise progressivement depuis la proclamation le 19 décembre 1990 de la loi n°90/056 sur la liberté des associations et des partis politiques. Le pays voit l'apparition de structures inédites dans le pays, à l'image de la Librairie des Peuples Noirs, créée en 1994 par Mongo Beti, après son retour au Cameroun. Celle-ci va devenir un important lieu de rencontres intellectuelles à Yaoundé. En 1995, la création à Yaoundé du Club de Recherche et d'Action Culturelle (CRAC) par David Ndachi-Tagne constitue un autre événement important. Cette structure éditoriale va jouer un rôle significatif au sein du champ littéraire camerounais de la fin de millénaire en proposant un lieu de réflexion et d'édition pour des jeunes intellectuels camerounais³⁸.

L'évolution à l'œuvre dans le monde du livre camerounais de l'époque – également observée dans d'autres pays d'Afrique francophone – se caractérise selon Fabrice Piault par : « [un] renouvellement de la clientèle, la création de petites structures d'édition locales comme l'apparition d'une nouvelle génération de libraires [posant] les jalons d'une mutation profonde du fonctionnement de la chaîne du livre »³⁹.

Mais la singularité du Cameroun tient aussi à la création en 1997 d'une formation en métiers du livre à l'École Supérieure des Sciences et Technologies de l'Information et de la Communication (ESSTIC). La Coopération Française qui vient d'achever un important projet de lecture publique en partenariat avec le Ministère de la culture camerounais, soutient également la création des Presses Universitaires de Yaoundé⁴⁰. La structure aura deux fonctions : remobiliser les enseignants, qui publient de nombreux ouvrages aux PUY à partir de 1998-99, et servir de centre de formation technique aux étudiants de l'ESSTIC. Plusieurs des étudiants de l'ESSTIC créeront à leur tour leurs propres maisons d'édition, quelques années plus tard : c'est notamment le cas de Joseph Fumtim, qui lance les éditions Interlignes en 2000, ou des éditions Proximité créées par François Nkémé en 2002. Ce sont ces deux éditeurs, ainsi que Jean-Claude Awono, éditeur des Éditions de la Ronde (poésie), qui inaugureront les éditions Ifrikiya en 2007, jusqu'à ce que François Nkémé quitte le collectif en 2015 pour relancer les éditions Proximité.

³⁷ Cf. Alain Gwo-Bena, *Les Moyens de production et de financement des structures éditoriales CEPER & Clé*, Yaoundé, ESSTIC (mémoire pour l'obtention du DSTIC), 1999 et Serge Dontchueng Kouam, « L'accès au livre pour tous : le cas du Cameroun », dans *L'Accès au livre : édition solidaire et bibliodiversité*, Bruxelles, Colophon, 2003, p. 59.

³⁸ Sébastien-Lavenir Essouma-Zoa, *Organisation et fonctionnement des éditions du CRAC et de l'Africaine d'Édition et de Service*, Yaoundé, ESSTIC (mémoire pour l'obtention du DSTIC), 1998.

³⁹ Fabrice Piault, « Cinq semaines en Afrique : l'émergence d'un marché », *Livres Hebdo*, n°336, 10 novembre 1999, p. 62.

⁴⁰ À travers le Programme « UNICAM 2000 ».

À partir de la fin des années 2010, Ifrikiya, tout comme les éditions Clé ou encore les éditions Tropiques publieront des écrivains jusqu'alors surtout édités à l'étranger, sous la forme d'un rapatriement aussi bien essentiel que symbolique ⁴¹. En dépit de ces nouvelles publications ainsi que d'un foisonnement de nouveaux éditeurs à travers le pays, les ouvrages sortis au Cameroun sont principalement disponibles localement, faute d'une diffusion et d'une distribution internationale efficacement organisées. Il est là question selon moi autant d'insularité que de marginalité éditoriale. Les éditions anglophones Langaa de Bamenda font cependant office de cas particulier, étant diffusées et commercialisées hors du Cameroun en version papier et numérique par l'African Books Collective. De même, les éditions Clé sont représentées depuis 2013 par la Librairie Numérique Africaine de Dakar, qui commercialise certains de leurs ouvrages en version numérique. Depuis 2013, les Presses Universitaires d'Afrique ont pour leur part développé un site marchand avec le soutien de l'Organisation Internationale de la Francophonie. Il est par ailleurs notable que le collectif interafricain d'éditeurs Afrilivres assure la visibilité de quatre maisons d'édition camerounaises : Ifrikiya, Tropiques, les Presses Universitaires de Yaoundé et Les Presses Universitaires d'Afrique. Ces différentes initiatives contribuent, au moins individuellement, à favoriser une meilleure visibilité de l'édition camerounaise dans le monde.

La marginalité de l'édition camerounaise a ainsi revêtu une nouvelle dimension avec l'émergence d'une édition africaine « de réaction » au phénomène de capitalisation éditoriale depuis le début des années 2000. Motivée par la défense de la biodiversité et les réflexions altermondialistes, cette édition est notamment animée par l'Alliance Internationale des Éditeurs Indépendants (association française basée à Paris). Cette dynamique se traduit par des initiatives de coédition (collection « Terres Solidaires ») réunissant plusieurs éditeurs africains pour rééditer collectivement des ouvrages d'écrivains africains jusqu'alors publiés au Nord. Ces rééditions sont uniquement commercialisées dans les pays des coéditeurs et constituent ainsi – plutôt – un contrepoids symbolique qu'une concurrence économique à l'édition du Nord. Elles sont positionnées plutôt stratégiquement en marge d'un marché éditorial capitalisé, mettant en valeur la réunion d'une édition indépendante et de création encore libre de ses choix esthétiques.

Pour l'édition camerounaise, les Presses Universitaires d'Afrique et les éditions Ifrikiya ont pris part à plusieurs de ces coéditions. Et c'est précisément à partir d'une telle coédition que Mongo Beti a été publié en 2011 pour la première fois – de manière posthume – dans son pays d'origine, soit quelques cinquante-sept années après la première recension de son œuvre dans *L'Echo du Cameroun* ⁴².

Raphaël THIERRY

⁴¹ Par exemple Bessora, Patrice Nganang, Alain Mabanckou, Henri Lopès ou encore Sony Labou Tansi.

⁴² *Trop de soleil tue l'amour* (initialement publié par les éditions Julliard en 1999). Dix éditeurs prennent part à la publication de l'ouvrage : Barzakh (Algérie), Sankofa & Gurli (Burkina Faso), Ifrikiya (Cameroun), Lemba (République du Congo), Eburnie (Côte d'Ivoire), Jamana (Mali), Le Fennec (Maroc), Ikirezi (Rwanda), Graines de Pensées (Togo) et Elyzad (Tunisie).

Cet article est en partie issu de mon ouvrage Le marché du livre africain et ses dynamiques littéraires : le cas du Cameroun. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, 2015 (préface de Pierre Fandio ; postface de Joseph Fumtim).